

sur le dos, la tête horriblement fracassée, et baignant dans le sang qui s'échappait à flots de son crâne ouvert.

A côté de lui, dans l'herbe, gisait le pistolet qui venait de lui donner la mort.

L'un des deux personnages dont nous venons de parler, était un jeune militaire. Il portait l'uniforme des chasseurs à pied, dit de Vincennes, et les galons de sergent-major. L'autre était un tout jeune homme de vingt-deux à vingt-trois ans.

Il était assez pauvrement vêtu ; mais la blancheur de sa chemise et la propreté de ses habits témoignaient du soin qu'il prenait de sa personne. Sa figure, d'un profil très pur, aux traits distingués, était d'une beauté remarquable. Une moustache naissante ombrageait sa lèvre supérieure. Il avait le front intelligent, et la douceur et la franchise de son regard prévenaient tout de suite en sa faveur.

Le sous-officier se baissa, souleva la tête du suicidé, et se releva en disant :

— Il est mort !

— Hélas ! dit le jeune homme d'un ton douloureux, je suis arrivé trop tard.

— Hélas ! dit Jacques Sarrue sur le même ton, moi aussi, je suis arrivé trop tard !

Le militaire les regarda l'un après l'autre avec surprise.

— Est-ce que vous connaissez cet homme ? demanda-t-il.

— Je ne le connais pas, répondit Jacques Sarrue ; mais tantôt, je l'ai vu au cimetière du Père-Lachaise. A son regard et à certaines paroles qu'il a prononcées et que j'ai entendues, j'ai deviné que le suicide était dans sa pensée. Nous sommes sortis du cimetière ensemble et je l'ai suivi jusqu'à une faible distance d'ici, espérant pouvoir lui crier assez tôt : Arrêtez-vous !... Malheureusement, il s'est subitement dérobé à ma vue, et je n'ai pas eu le bonheur de l'empêcher de se donner la mort, ajouta-t-il tristement.

— Moi, je le connais, répondit à son tour le jeune homme, et je puis même dire pourquoi, désillusionné, dégoûté de la vie, il vient de se suicider.

— Vous étiez son ami ? demanda le sous-officier.

— Non, je suis trop pauvre pour avoir des amis dans le monde auquel il appartenait. Nous nous sommes rencontrés un jour, par hasard. Pendant une semaine je lui ai servi de secrétaire pour rédiger avec lui, un manuscrit, qui contient l'histoire de sa vie ; il m'a fait gagner ainsi un peu d'argent.

— Ce matin, vers onze heures, j'ai reçu un grand pli cacheté de cire noire. Je l'ouvris et y trouvai le manuscrit dont je viens de vous parler, puis, sur un carré de papier, ces lignes écrites rapidement d'une main agitée :

« Je vous envoie le manuscrit que nous avons écrit ensemble ; je n'en ai plus besoin, peut-être vous sera-t-il utile. Vous êtes jeune, enthousiaste, plein d'illusions. Relisez-le et qu'il vous serve d'enseignement. Vous deviez venir me voir demain ; ne vous dérangez pas, c'est inutile : ce soir j'aurai cessé de vivre ! »

— Dès que j'eus lu ce sinistre billet, dit le jeune homme, je bondis hors de chez moi et courus rue d'Anjou-Saint-Honoré, à l'hôtel de Soubreuil. Je ne vous ai pas dit encore, messieurs, que vous avez sous les yeux le cadavre du marquis Maxime de Soubreuil. — Le marquis n'était pas chez lui. Jean, son vieux valet de chambre, que j'interrogeai, me répondit que son maître était sorti à pied vers deux heures, disant qu'il ne fallait l'attendre ni pour déjeuner, ni pour dîner.

— Je ne parlai point du billet que j'avais reçu, ce qui aurait mis en émoi le personnel de l'hôtel et peut-être aussi le quartier tout entier. Pensant bien que pour se tuer le marquis choisirait un endroit isolé, le bois de Boulogne ou celui de Vincennes, en supposant qu'il n'eût pas pris le chemin de fer pour aller à Saint-Germain, Fontainebleau ou Compiègne, je me rendis au bois de Boulogne que je parcourus dans tous les sens.

— A peu près convaincu que le marquis ne s'y trouvait pas, je traversai Paris sur l'impériale de deux omnibus et j'arrivai au bois de Vincennes. Je le fouillais depuis environ une demie-heure, lorsque les coups de pistolet m'ont amené ici en même temps que vous.

— Le marquis de Soubreuil était une généreuse

et noble nature ; j'aurais voulu pouvoir le sauver. Regrets inutiles maintenant ; il était écrit qu'il finirait d'une façon tragique. »

Pendant que le jeune homme parlait, plusieurs soldats étaient accourus sur le lieu du drame et se tenaient à distance, n'osant entrer dans la clairière.

— Nous ne pouvons pas laisser ici le corps de ce malheureux, dit Jacques Sarrue.

— Non, assurément, répliqua le sergent-major ; voici, à mon avis, ce qu'il faut faire : Transporter le corps à Vincennes et le déposer provisoirement dans un poste de police, d'où il sera conduit ensuite à l'hôtel de Soubreuil par les soins de l'autorité. Attirés par les détonations, nous sommes arrivés en même temps près du cadavre ; nous nous rendrons ensemble chez le commissaire de police et chacun de nous fera sa déclaration.

Grâce à vous, monsieur, continua-t-il en se tournant vers l'ex-secrétaire du marquis, l'identité du suicidé sera facilement constatée.

Maintenant, messieurs, dites-moi si vous partagez mon avis, si vous m'approuvez.

— Absolument, dit Jacques Sarrue.

L'autre se contenta de faire un mouvement de tête approbatif.

Alors, le sous-officier fit signe aux soldats de s'approcher.

— Mes amis, leur dit-il, comme vous l'avez déjà compris, sans doute, ce malheureux jeune homme, qui baigne dans son sang, vient de se suicider. Nous ne devons pas le laisser ici, et j'espère que vous ne refuserez pas de le porter jusqu'à Vincennes, au poste de police.

— Mon sergent-major, répondit l'un des soldats, j'ai l'honneur de vous faire cette proposition en mon nom et au nom de mes camarades.

— En ce cas, mes amis, c'est pour le mieux. Mettons-nous donc en route.

Deux soldats prirent le cadavre, l'un par les épaules, l'autre par les jambes, et on se mit en marche.

Deux autres soldats devaient prendre le mort dès que les deux premiers seraient fatigués.

A l'entrée de la commune, les trois jeunes gens se séparèrent des soldats, qui savaient où le cadavre devait être déposé, et se rendirent au bureau du commissaire de police.

Ce magistrat reçut leurs déclarations, dressa son procès-verbal séance tenante, et congédia les trois témoins en leur disant qu'il allait immédiatement donner des ordres, afin que le corps du marquis pût être transporté le soir même rue d'Anjou, à l'hôtel de Soubreuil.

— Messieurs, dit Jacques Sarrue, quand ils se retrouvèrent dans la rue, il faut avouer qu'il y a dans la vie des choses bien imprévues et bien étranges. Il y a deux heures à peine nous ne nous connaissions pas, nous ne nous étions jamais vus, et tout à coup nous nous trouvons en présence, auprès d'un cadavre. Quelque chose me dit que cette rencontre, due à un douloureux hasard, va établir entre nous les liens d'une amitié durable. Est-ce en raison du spectacle affreux que nous avons eu sous les yeux ? C'est possible. Quoi qu'il en soit, il me semble que déjà vous êtes pour moi de vieux amis.

— Messieurs, répondit le sous-officier, en interrogeant mon cœur, j'y trouve ce même sentiment.

— Messieurs, dit alors l'ex-secrétaire du marquis, je ne me serais point séparé de vous, sans vous prier de m'accorder votre amitié.

— En ce cas, messieurs, reprit le poète, nous n'avons plus qu'à nous tendre la main.

Ils s'arrêtèrent et de chaudes poignées de mains furent échangées.

— Maintenant, quand et comment nous reverrons-nous ? demanda le sergent-major.

— Comme moi, répondit le jeune homme, vous voudrez assister, sans doute, aux obsèques du marquis de Soubreuil ?

— Certainement, répondirent-ils.

— Eh bien ! ce sera là notre premier rendez-vous. La cérémonie funèbre n'aura probablement, lieu qu'après demain ; vous me donnerez chacun votre adresse et je vous ferai savoir l'heure. Après l'enterrement, si vous le voulez, et si l'aspect de la pauvreté ne vous effraye point, je vous emmènerai dans ma chambre. Et là, nous lirons ensemble le manuscrit qui contient l'histoire du marquis Maxime de Soubreuil.

— J'accepte, dit Jacques Sarrue.

— C'est entendu, dit le sous-officier.

— Messieurs, reprit le poète, il me semble qu'avant de nous séparer il nous reste une formalité à remplir.

— Laquelle ?

— Celle de nous présenter l'un à l'autre.

— C'est juste.

— Je commence, dit le poète : Je me nomme Jacques Sarrue ; j'ai trente cinq ans, et comme on ne vit pas de l'air du temps, mes parents ayant oublié de me laisser des rentes, je suis professeur de latin et de grec. Je crois devoir vous dire aussi que je suis poète. J'aime la poésie comme les idolâtres adorent leurs fétiches. Que d'encens j'ai brûlé sur son autel ! Elle est ma maîtresse adorée, la douce et bonne fée qui console dans les jours de souffrance et de découragement.

Jacques Sarrue cessa de parler et se tourna vers le sous-officier.

— Je n'ai pas besoin de vous dire mon état, fit le militaire en souriant ; il y a deux hommes qu'on reconnaît à l'habit : le prêtre et le soldat. Cependant, avant d'être soldat, j'étais cultivateur. Je me suis engagé par suite d'une déception cruelle, d'une grande douleur, qui ne s'est pas encore apaisée. Je me nomme Georges Raynal.

— Moi, dit le jeune homme, j'ai un peu plus de vingt-deux ans et suis à la recherche d'un état qui me fasse vivre. Je suis orpheline et je ne me connais aucun parent. Je ne peux plus dire, maintenant que je vous ai rencontrés : je suis sans ami, seul au monde... Comme j'ai une écriture assez jolie, je fais des copies pour le compte d'un entrepreneur d'écritures, qui me fait gagner de vingt-cinq à trente sous par jour. Je fais aussi, quand cela se rencontre, des traductions d'anglais et d'allemand, car je parle et écris convenablement ces deux langues, que ma mère m'a apprises. Enfin je suis un pauvre déshérité et je me nomme Maurice Vermont.

III

Georges Raynal, cette première victime de Suzanne Vernier, avait passé six années en Algérie, se faisant estimer de ses supérieurs et aimer de ses égaux. C'est là qu'il avait reçu les galons de sergent-major. Depuis huit jours seulement il était revenu en France avec son bataillon, qui se trouvait caserné au fort de Vincennes.

Il savait que peu de temps après son départ des Ambrettes, Suzanne avait disparu de Marangue ; mais, au sujet de sa mort supposée, il était resté très incrédule.

Ce qu'il ignorait, c'est que Georgette elle-même avait quitté le pays, sans que Manette Biron et Thomas eussent pu découvrir ce qu'elle était devenue.

Georges Raynal accompagna ses deux nouveaux amis jusqu'à la place du trône, et là il les quitta après leur avoir de nouveau serré la main.

— Alors, dit Jacques Sarrue, nous rentrons ensemble à Paris ?

— Oui, si ma société ne vous gêne en rien, répondit Maurice Vermont.

— Elle m'est, au contraire, infiniment agréable.

— On ne dirait pas, à votre air sérieux et austère, que vous avez le don d'être gracieux et aimable, répliqua Maurice.

— Je ne sais pas si je suis aimable, répliqua le poète ; mais je suis bon et je sais aimer. Sans me faire envie, la jeunesse, entourée de toutes ses illusions et pleine d'espérances, fait passer dans mon cœur déjà vieux une chaleur bienfaisante qui semble me rajeunir moi-même.

Maurice accrocha son bras à celui de Jacques et, marchant lentement, ils descendirent le boulevard du Prince-Eugène, aujourd'hui boulevard Voltaire.

— Mon cher Maurice, dit Jacques Sarrue au bout d'un instant, vous êtes instruit, intelligent et enthousiaste comme je l'étais à votre âge. Vous avez devant vous une longue et large route à parcourir. Croyez-moi, ne gaspillez point votre vie et ne vous mettez pas à courir trop fort pour vous heurter, tomber et vous casser le cou. Vous êtes pauvre, qu'est ce que cela fait ? Vos vingt-deux ans valent mieux que la fortune, votre avenir est riche de promesses.

— Je ne suis rien, et mon pouvoir n'est pas grand,